

**Canadian Dredge & Dock Company, Limited, Marine Industries Limited, The J.P. Porter Company Limited, and Richelieu Dredging Corporation Inc.** *Appellants*;

and

**Her Majesty The Queen** *Respondent*.

File Nos.: 16422, 16425, 16435.

1983: May 24, 25, 26; 1985: May 23.

Present: Laskin C.J.\* and Ritchie\*, Dickson, Beetz, Estey, McIntyre, Chouinard, Lamer and Wilson JJ.

ON APPEAL FROM THE COURT OF APPEAL FOR ONTARIO

*Criminal law — Corporate liability — Conspiracy to defraud — Whether or not liability arises where directing mind acting (1) in fraud of corporation, or (2) for his own benefit, or (3) contrary to instructions not to act illegally — Criminal Code, R.S.C. 1970, c. C-34, ss. 338(1), 423(1)(d).*

Four corporate appellants appealed their convictions under ss. 338(1) and 423(1)(d) of the *Criminal Code*. The several counts in the indictment related to contracts between certain public authorities and the accused where the bids were alleged to have been tendered on a collusive basis, with the low bidders including in their costs compensation to be paid to the "high bidders" or "non-bidders". Each company had a manager who conducted the business of the company relating to the submission of bids for tender. Corporate criminal liability was denied by the appellants, notwithstanding the position of these managers because these managers allegedly (1) were acting in fraud of the appellant-employers, (2) were acting throughout for their own benefit, or (3) were acting contrary to instructions and hence outside of the scope of their employment with the appellants. Several companies also challenged the existence of any theory of corporate criminal liability for *mens rea* offences.

*Held*: The appeals should be dismissed.

Appellants are criminally liable in the circumstances by operation of the identification theory. The underlying premise of this theory is that the identity of the directing

\* Laskin C.J. and Ritchie J. took no part in the judgment.

**Canadian Dredge & Dock Company, Limited, Marine Industries Limited, The J.P. Porter Company Limited et Richelieu Dredging Corporation Inc.** *Appelantes*;

<sup>a</sup>

et

**Sa Majesté La Reine** *Intimée*.

N<sup>os</sup> du greffe: 16422, 16425, 16435.

<sup>b</sup>

1983: 24, 25, 26 mai; 1985: 23 mai.

Présents: Le juge en chef Laskin\* et les juges Ritchie\*, Dickson, Beetz, Estey, McIntyre, Chouinard, Lamer et Wilson.

<sup>c</sup>

EN APPEL DE LA COUR D'APPEL DE L'ONTARIO

*Droit criminel — Responsabilité des compagnies — Complot en vue de frauder — La responsabilité d'une compagnie est-elle engagée lorsque son âme dirigeante agit (1) frauduleusement envers elle, ou (2) pour son propre avantage, ou (3) contrairement à des instructions de ne pas agir illégalement? — Code criminel, S.R.C. 1970, chap. C-34, art. 338(1), 423(1)(d).*

<sup>e</sup>

Il s'agit de pourvois formés par quatre compagnies reconnues coupables d'infractions au par. 338(1) et à l'al. 423(1)(d) du *Code criminel*. Les différents chefs énoncés dans l'acte d'accusation se rapportent à des contrats intervenus entre certaines autorités publiques et les accusées par suite de soumissions à l'égard desquelles il y aurait eu collusion, les futurs adjudicataires incluant dans leurs frais des indemnités à verser aux autres «soumissionnaires» ou à des «non-soumissionnaires». Chacune des compagnies en cause avait un directeur responsable des soumissions. Malgré la situation personnelle de ces directeurs, les appelantes prétendent qu'elles ne sont pas responsables en droit criminel parce que lesdits directeurs auraient agi (1) frauduleusement envers elles, (2) pour leur propre avantage, ou (3) contrairement aux instructions qu'ils avaient reçues, de sorte qu'ils ont dépassé le cadre de leurs fonctions au sein des appelantes. De plus, certaines de ces dernières ont contesté l'existence d'une théorie de la responsabilité criminelle des personnes morales lorsqu'il s'agit d'une infraction qui exige la *mens rea*.

<sup>i</sup>

*Arrêt*: Les pourvois sont rejetés.

En l'espèce, l'application de la théorie de l'identification permet de conclure à la responsabilité criminelle des appelantes. Cette théorie repose sur l'identité de l'âme

\* Le juge en chef Laskin et le juge Ritchie n'ont pas pris part au jugement.

mind and the identity of the company coincide; the actor-employee who physically committed the offence is the *ego* of the corporation. Therefore, even in *mens rea* offences, if the court finds the officer or managerial level employee to be a vital organ of the company and virtually its directing mind in the sphere of duty assigned him so that his actions and intent are the action and intent of the company itself, the company can be held criminally liable. The wrongful action of the primary representative, by attribution to the corporation, creates primary rather than vicarious liability. The identity doctrine merges the board of directors, the managing director, the superintendent, the manager or anyone else to whom was delegated the governing executive authority of the corporation, and the conduct of any of the merged entities is thereby attributed to the corporation. A corporation may, by this means, have more than one directing mind.

The directing mind, as a prerequisite to the theory's operation, must act within the scope of his authority, that is, his actions must be performed within the sector of the corporate operation assigned to him. The sector may be functional, or geographic, or may embrace the entire undertaking of the corporation. Terminological problems arise from the use of the phrase "scope of employment".

It is no defence to the application of the identification doctrine that a criminal act by a corporate employee cannot be within the scope of his authority unless expressly ordered to do the act in question. Such a condition would reduce the rule to virtually nothing. Liability can arise whether or not there be formal delegation, awareness of the board or directors, or express prohibition.

A corporation in reality has these elements: the legal entity, the personal shareholder, and the employee. By reason of the identification theory, the criminal penalty will extend, directly or indirectly, to all three which is quite unlike the situation of a natural proprietor where only two of these elements are present. Imposition of criminal liability is tolerable for a community where reality dictates corporate criminal accountability in certain circumstances.

Each company had a directing mind and the fact that he may have defrauded the corporate employer, acted in part for his own benefit, or acted in breach of instructions did not remove the company's criminal liability in the circumstances.

dirigeante et de la compagnie en question; en effet, l'employé qui a commis l'infraction est l'incarnation de la compagnie qui est son employeur. Par conséquent, même dans le cas d'infractions qui exigent la *mens rea*, si la cour conclut que l'administrateur ou le cadre est un organe vital de la compagnie et qu'il en est en réalité l'âme dirigeante dans l'exercice de ses attributions, de sorte que ses actes et ses intentions deviennent ceux de la compagnie elle-même, celle-ci peut être déclarée responsable en droit criminel. L'imputation à la compagnie de l'acte illégal de son représentant principal crée une responsabilité directe plutôt qu'une responsabilité du fait d'autrui. La doctrine de l'identité réunit le conseil d'administration, le directeur général, le directeur, le gérant et toute autre personne à qui est déléguée l'autorité directrice de la compagnie et la conduite de l'une quelconque des entités ainsi réunies est alors attribuée à la compagnie. Une compagnie peut, de cette façon, avoir plus d'une âme dirigeante.

Pour que la théorie puisse s'appliquer, il faut que l'âme dirigeante agisse dans le cadre de ses pouvoirs, c'est-à-dire que ses actes doivent relever du secteur d'activités de la compagnie qui lui est attribué. Le secteur peut être fonctionnel, géographique ou peut englober toutes les activités de la compagnie. L'utilisation de l'expression «cadre de l'emploi» soulève des difficultés terminologiques.

On ne peut opposer à l'application de la doctrine de l'identification qu'un acte criminel d'un employé de la compagnie ne peut relever du cadre de son autorité à moins qu'on ne lui ait expressément ordonné de commettre l'acte en question. Pareille condition rendrait la règle quasiment inutile. La responsabilité peut exister avec ou sans délégation formelle, connaissance du conseil d'administration ou interdiction expresse.

Une compagnie comprend en réalité les éléments suivants: l'entité juridique, la personne actionnaire et l'employé. Du fait de la théorie de l'identification, la sanction criminelle les frappera directement ou indirectement tous les trois, ce qui est très différent de la situation du propriétaire naturel pour qui seulement deux de ces éléments existent. L'imposition de la responsabilité criminelle est acceptable au sein d'une communauté où la réalité impose que les compagnies soient tenues de répondre d'actes criminels dans certaines circonstances.

Chacune des compagnies en cause avait une âme dirigeante et ce n'est pas parce que celle-ci a pu agir frauduleusement envers la compagnie qui était son employeur, pour son propre avantage ou contrairement aux instructions qu'elle a reçues, que ladite société échappe à toute responsabilité criminelle dans les circonstances.

The presence of general or specific instructions prohibiting the conduct in question was irrelevant in determining the parameters of the identification theory. Since the corporation and the directing mind became one, the prohibition directed by the corporation to others is of no effect in law on the determination of criminal liability of either the directing mind or the corporation itself by reason of the actions of the directing mind.

The outer limit of the delegation doctrine is, however, reached and exceeded when the directing mind ceases completely to act, in fact or in substance, in the interests of the corporation. The identification theory ceases to operate when the directing mind intentionally defrauds the corporation and when his wrongful actions form the substantial part of the regular activities of his office. In such a case, where his entire energies are directed to the destruction of the undertaking of the corporation, the manager cannot realistically be considered to be the directing mind of the corporation. The same reasoning can be applied to the concept of benefits. Unlike fraud, however, a benefit can be in whole or in part. Benefit, in the sense that the directing mind intended that the corporation should not benefit from any of its activities in the undertaking, is in reality quite different from benefit to the directing mind in single transactions or in a minor part of the activities of the directing mind.

Where the criminal act is totally in fraud of the corporate employer and where the act is intended to and does result in benefit exclusively to the employee-manager, the employee-directing mind, from the outset of the design and execution of the criminal plan, ceases to be a directing mind of the corporation and consequently his acts cannot be attributed to the corporation under the identification doctrine. Thus, the identification doctrine only operates where the Crown demonstrates that the action taken by the directing mind (a) was within the field of operation assigned to him; (b) was not totally in fraud of the corporation; and (c) was by design or result partly for the benefit of the company.

The factual basis for these "defences" to corporate criminal liability was not present here. The impugned activities formed a "share the wealth" project for the benefit of all concerned except the public authorities who awarded the contracts. In their activities the directing minds were acting partly for the benefit of the employing appellant and partly for their own benefit.

Le fait qu'il y a eu des instructions générales ou précises interdisant la conduite en question n'est pas pertinent lorsqu'il s'agit de fixer la portée de la théorie de l'identification. Puisque la compagnie et son âme dirigeante sont devenues une seule entité, l'interdiction que la société a pu adresser à d'autres personnes n'a, en droit, aucun effet sur la détermination de la responsabilité criminelle soit de son âme dirigeante soit de la compagnie elle-même en raison des actes de son âme dirigeante.

Les limites de l'applicabilité de la doctrine de la délégation sont cependant atteintes et dépassées lorsque l'âme dirigeante cesse complètement d'agir, en fait ou pour l'essentiel, dans l'intérêt de la compagnie. La théorie de l'identification ne s'applique plus lorsqu'une âme dirigeante commet intentionnellement une fraude au détriment de la compagnie et que ses actes illégaux constituent une partie importante des fonctions normales de son poste. En pareil cas, si tous les efforts du directeur visent à détruire l'entreprise de la compagnie, il est alors irréaliste de conclure qu'il agit en sa qualité d'âme dirigeante de la compagnie en question. Le raisonnement est le même pour le concept de l'avantage. Toutefois, un avantage diffère d'une fraude parce qu'il peut être partiel. Le cas où l'âme dirigeante vise à priver la compagnie d'un avantage relié à l'exploitation de son entreprise commerciale est en réalité bien différent de celui où l'âme dirigeante obtient un avantage par suite d'opérations isolées ou dans l'exercice de ses fonctions secondaires.

Lorsque l'acte criminel est complètement frauduleux envers la compagnie employeur, que cet acte était censé profiter exclusivement au directeur employé qui l'a commis et que tel a été le résultat, l'employé, âme dirigeante, dès la conception et l'exécution de son plan criminel, cesse d'être l'âme dirigeante de la compagnie. Par conséquent, ses actes ne peuvent être imputés à la compagnie en vertu de la doctrine de l'identification. Ainsi la doctrine de l'identification ne joue que lorsque le ministère public établit que l'acte de l'âme dirigeante a) entrait dans le domaine d'attribution de ses fonctions; b) n'était pas complètement frauduleux envers la compagnie; et c) avait en partie pour but ou pour conséquence de procurer un avantage à la compagnie.

Dans la présente instance, il n'existe pas de faits qui permettraient aux compagnies d'opposer ces « défenses » à la responsabilité criminelle. Les activités en cause ont profité à tous les intéressés à la seule exception des autorités publiques qui ont adjudgé les contrats. Les âmes dirigeantes agissaient donc en partie pour l'avantage de leurs employeurs respectifs (les appelantes en l'espèce) et en partie pour leur propre avantage.

Although the directing minds of all four appellants practised and benefited from specific instances of fraud, they did not act wholly for their own benefit or wholly in fraud of their employer in the sense that the scheme was designed to deprive the appellants from all benefit. There was no evidence in the record of any plan amongst the directing minds or of a plan held by a single directing mind which involved the destruction of the undertaking of the appellant corporations or the undermining of their fiscal health. The conspiratorial directing minds, to the contrary, aimed to ensure their corporate employers an enhanced level of profits and in the process bettered themselves.

### Cases Cited

*Tesco Supermarkets Ltd. v. Natrass*, [1972] A.C. 153; *Nordik Industries Ltd. v. Regional Controller of Inland Revenue*, [1976] 1 NZLR 194; *Moore v. I. Bresler, Ltd.*, [1944] 2 All E.R. 515; *R. v. Parker Car Wash Systems Ltd.* (1977), 35 C.C.C. (2d) 37, considered; *R. v. City of Sault Ste. Marie*, [1978] 2 S.C.R. 1299; *R. v. Great West Laundry Co.* (1900), 3 C.C.C. 514; *Lennard's Carrying Co. v. Asiatic Petroleum Co.*, [1915] A.C. 705; *Director of Public Prosecutions v. Kent and Sussex Contractors, Ltd.*, [1944] K.B. 146; *R. v. I.C.R. Haulage, Ltd.*, [1944] K.B. 551; *R. v. Fane Robinson Ltd.*, [1941] 3 D.L.R. 409; *R. v. Ash-Temple Co.* (1949), 93 C.C.C. 267; *R. v. Electrical Contractors Association of Ontario and Dent*, [1961] O.R. 265; *R. v. H.J. O'Connell Ltd.*, [1962] Que. Q.B. 666; *R. v. J.J. Beamish Construction Co.*, [1966] 2 O.R. 867; *R. v. St. Lawrence Corp.*, [1969] 2 O.R. 305; *R. v. Spot Supermarket Inc.* (1979), 50 C.C.C. (2d) 239; *R. v. P.G. Marketplace and McIntosh* (1979), 51 C.C.C. (2d) 185; *R. v. Martin*, [1932] 3 W.W.R. 1; *R. v. McDonnell*, [1966] 1 All E.R. 193; *R. v. Fell* (1981), 64 C.C.C. (2d) 456; *New York Central and Hudson River Railway Co. v. United States*, 212 U.S. 481 (1909); *Egan v. United States*, 137 F.2d 369 (1943); *United States v. Basic Construction Co.*, 711 F.2d 570 (1983); *The People v. Canadian Fur Trappers Corp.*, 248 N.Y. 159 (1928); *State of Idaho v. Adjustment Department Credit Bureau, Inc.*, 483 P.2d 687 (1971); *State of Louisiana v. Chapman Dodge Center Inc.*, 428 S.2d 413 (1983); *Commonwealth of Massachusetts v. Beneficial Finance Co.*, 275 N.E.2d 33 (1971); *R. v. Australian Films Ltd.* (1921), 29 C.L.R. 195; *Moussell Brothers, Ltd. v. London and North-Western Railway Co.*, [1917] 2 K.B. 836; *Morgan v. Babcock and Wilcox Ltd.* (1929), 43 C.L.R. 163; *Australian Stevedoring Industry Authority v. Oversea and General Stevedoring Co.* (1959), 1 F.L.R. 298; *Grain Sorghum Marketing Board v. Supastok Pty. Ltd.*, [1964] Qd.R. 98; *Lamb v. Toledo-Berkel Pty. Ltd.*, [1969] V.R. 343; *Kehoe v. Dacol Motors Pty. Ltd.*, [1972] Qd.R. 59; *Universal Telecast-*

Les âmes dirigeantes de chacune des quatre appelantes ont bénéficié des actes de fraude qu'elles ont commis, mais elles n'ont pas agi exclusivement pour leur propre avantage ni de façon entièrement frauduleuse envers leurs employeurs en ce sens que leur plan visait à priver ces derniers de tout avantage. Aucune preuve au dossier n'indique de plans des âmes dirigeantes ou un plan d'une seule d'entre elles qui vise à détruire l'entreprise des compagnies appelantes ou à leur nuire sur le plan fiscal. Au contraire, les âmes dirigeantes conspiratrices avaient pour but d'assurer à leurs employeurs des profits plus élevés et, ce faisant, d'améliorer leur propre situation.

### Jurisprudence

Arrêts examinés: *Tesco Supermarkets Ltd. v. Natrass*, [1972] A.C. 153; *Nordik Industries Ltd. v. Regional Controller of Inland Revenue*, [1976] 1 NZLR 194; *Moore v. I. Bresler, Ltd.*, [1944] 2 All E.R. 515; *R. v. Parker Car Wash Systems Ltd.* (1977), 35 C.C.C. (2d) 37; arrêts mentionnés: *R. c. Ville de Sault Ste-Marie*, [1978] 2 R.C.S. 1299; *R. v. Great West Laundry Co.* (1900), 3 C.C.C. 514; *Lennard's Carrying Co. v. Asiatic Petroleum Co.*, [1915] A.C. 705; *Director of Public Prosecutions v. Kent and Sussex Contractors, Ltd.*, [1944] K.B. 146; *R. v. I.C.R. Haulage, Ltd.*, [1944] K.B. 551; *R. v. Fane Robinson Ltd.*, [1941] 3 D.L.R. 409; *R. v. Ash-Temple Co.* (1949), 93 C.C.C. 267; *R. v. Electrical Contractors Association of Ontario and Dent*, [1961] O.R. 265; *R. v. H.J. O'Connell Ltd.*, [1962] B.R. 666; *R. v. J.J. Beamish Construction Co.*, [1966] 2 O.R. 867; *R. v. St. Lawrence Corp.*, [1969] 2 O.R. 305; *R. v. Spot Supermarket Inc.* (1979), 50 C.C.C. (2d) 239; *R. v. P.G. Marketplace and McIntosh* (1979), 51 C.C.C. (2d) 185; *R. v. Martin*, [1932] 3 W.W.R. 1; *R. v. McDonnell*, [1966] 1 All E.R. 193; *R. v. Fell* (1981), 64 C.C.C. (2d) 456; *New York Central and Hudson River Railway Co. v. United States*, 212 U.S. 481 (1909); *Egan v. United States*, 137 F.2d 369 (1943); *United States v. Basic Construction Co.*, 711 F.2d 570 (1983); *The People v. Canadian Fur Trappers Corp.*, 248 N.Y. 159 (1928); *State of Idaho v. Adjustment Department Credit Bureau, Inc.*, 483 P.2d 687 (1971); *State of Louisiana v. Chapman Dodge Center Inc.*, 428 S.2d 413 (1983); *Commonwealth of Massachusetts v. Beneficial Finance Co.*, 275 N.E.2d 33 (1971); *R. v. Australian Films Ltd.* (1921), 29 C.L.R. 195; *Moussell Brothers, Ltd. v. London and North-Western Railway Co.*, [1917] 2 K.B. 836; *Morgan v. Babcock and Wilcox Ltd.* (1929), 43 C.L.R. 163; *Australian Stevedoring Industry Authority v. Oversea and General Stevedoring Co.* (1959), 1 F.L.R. 298; *Grain Sorghum Marketing Board v. Supastok Pty. Ltd.*, [1964] Qd.R. 98; *Lamb v. Toledo-Berkel Pty. Ltd.*, [1969] V.R. 343; *Kehoe v. Dacol Motors Pty. Ltd.*,

*ers (QLD) Ltd. v. Guthrie* (1978), 32 F.L.R. 361; *Trade Practices Commission v. Annand and Thompson Pty. Ltd.* (1978), 19 A.L.R. 730; *United States v. Hilton Hotels Corp.*, 467 F.2d 1000 (1972); *Upholsterers International Union of North America, Local 1 v. Hankin & Struck Furniture Ltd.* (1964), 49 W.W.R. 33; *R. v. Waterloo Mercury Sales Ltd.*, [1974] 4 W.W.R. 516; *Old Monastery Co. v. United States*, 147 F.2d 905 (1945); *United States v. Empire Packing Co.*, 174 F.2d 16 (1949); *Standard Oil Co. of Texas v. United States*, 307 F.2d 120 (1962); *United States v. Carter*, 311 F.2d 934 (1963); *United States v. Ridglea State Bank*, 357 F.2d 495 (1966); *United States v. Beusch*, 596 F.2d 871 (1979); *United States v. Cincotta*, 689 F.2d 238 (1982); *United States v. Richmond*, 700 F.2d 1183 (1983), referred to.

#### Statutes and Regulations Cited

*Criminal Code*, R.S.C. 1970, c. C-34, ss. 338(1), 423(1)(d), 647.  
*Criminal Code Amendment Act, 1909*, 1909 (Can.), c. 9, s. 2.  
*Maine Criminal Code*, 9 Maine Rev.Stats.Anno., Title 17-A, § 60.

#### Authors Cited

Andrews, John. "Reform in the Law of Corporate Liability," [1973] *Crim. L.R.* 91, 91-97.  
*Archbold's Pleading, Evidence and Practice in Criminal Cases*, 41st ed., Stephen Mitchell, P.G. Richardson and J.H. Buzzard, eds., London, Sweet & Maxwell, 1982.  
*Australian Commentary on Halsbury's Laws of England* (4th ed.), vol. D, Sydney, Butterworths, 1976.  
 Burns, Peter. "A Feature of Corporate Criminal Liability or Why the Brains of a Corporation Are Not Necessarily Its 'Intimate Friends'" (1977-78), 2 *Can. Bus. L.J.* 474, 474-476.  
 Caroline, M.W. "Corporate Criminality and the Courts: Where are They Going?" (1985), 27 *C.L.Q.* 237, 237-254.  
 Clad, J.C. "The Criminal Liability of Companies," [1977] *N.Z.L.J.* 420, 420-424.  
 Ewaschuk, E.G. "Corporate Criminal Liability and Related Matters" (1975), 29 *C.R.N.S.* 44, 44-78.  
 Fien, C.M. "Corporate Responsibility Under Criminal Law" (1973), 5 *Man. L.J.* 421, 421-439.  
 Fisse, W.B. "The Distinction Between Primary and Vicarious Corporate Criminal Liability" (1967), 41 *A.L.J.* 203, 203-210.  
 Ford, H.A.J. *Principles of Company Law*, 3rd ed., Sydney, Butterworths, 1982.  
*Halsbury's Laws of England*, vols. 8 and 9, 1st ed., London, Butterworths, 1909.  
*Halsbury's Laws of England*, vols. 8 and 9, 2nd ed., London, Butterworths, 1933.

[1972] *Qd.R.* 59; *Universal Telecasters (QLD) Ltd. v. Guthrie* (1978), 32 F.L.R. 361; *Trade Practices Commission v. Annand and Thompson Pty. Ltd.* (1978), 19 A.L.R. 730; *United States v. Hilton Hotels Corp.*, 467 F.2d 1000 (1972); *Upholsterers International Union of North America, Local 1 v. Hankin & Struck Furniture Ltd.* (1964), 49 W.W.R. 33; *R. v. Waterloo Mercury Sales Ltd.*, [1974] 4 W.W.R. 516; *Old Monastery Co. v. United States*, 147 F.2d 905 (1945); *United States v. Empire Packing Co.*, 174 F.2d 16 (1949); *Standard Oil Co. of Texas v. United States*, 307 F.2d 120 (1962); *United States v. Carter*, 311 F.2d 934 (1963); *United States v. Ridglea State Bank*, 357 F.2d 495 (1966); *United States v. Beusch*, 596 F.2d 871 (1979); *United States v. Cincotta*, 689 F.2d 238 (1982); *United States v. Richmond*, 700 F.2d 1183 (1983).

#### Lois et règlements cités

*Code criminel*, S.R.C. 1970, chap. C-34, art. 338(1), 423(1)d), 647.  
*Loi de 1909 modifiant le Code criminel*, 1909 (Can.), chap. 9, art. 2.  
*Maine Criminal Code*, 9 Maine Rev.Stats.Anno., Title 17-A, § 60.

#### Doctrine citée

Andrews, John. «Reform in the Law of Corporate Liability,» [1973] *Crim. L.R.* 91, 91-97.  
*Archbold's Pleading, Evidence and Practice in Criminal Cases*, 41st ed., Stephen Mitchell, P.G. Richardson and J.H. Buzzard, eds., London, Sweet & Maxwell, 1982.  
*Australian Commentary on Halsbury's Laws of England* (4th ed.), vol. D, Sydney, Butterworths, 1976.  
 Burns, Peter. «A Feature of Corporate Criminal Liability or Why the Brains of a Corporation Are Not Necessarily Its 'Intimate Friends'» (1977-78), 2 *Can. Bus. L.J.* 474, 474-476.  
 Caroline, M.W. «Corporate Criminality and the Courts: Where are They Going?» (1985), 27 *C.L.Q.* 237, 237-254.  
 Clad, J.C. «The Criminal Liability of Companies,» [1977] *N.Z.L.J.* 420, 420-424.  
 Ewaschuk, E.G. «Corporate Criminal Liability and Related Matters» (1975), 29 *C.R.N.S.* 44, 44-78.  
 Fien, C.M. «Corporate Responsibility Under Criminal Law» (1973), 5 *Man. L.J.* 421, 421-439.  
 Fisse, W.B. «The Distinction Between Primary and Vicarious Corporate Criminal Liability» (1967), 41 *A.L.J.* 203, 203-210.  
 Ford, H.A.J. *Principles of Company Law*, 3rd ed., Sydney, Butterworths, 1982.  
*Halsbury's Laws of England*, vols. 8 and 9, 1st ed., London, Butterworths., 1909.

*Halsbury's Laws of England*, vols. 9 and 10, 3rd ed., London, Butterworths, 1954.

*Halsbury's Laws of England*, vol. 9, 4th ed., London, Butterworths, 1974.

*Halsbury's Laws of England*, vol. 14, 4th ed., London, Butterworths, 1975.

Howard, Colin. *Criminal Law*, 4th ed., Sydney, Law Book Co., 1982.

Leigh, L.H. "The Criminal Liability of Corporations and Other Groups" (1971), 9 *U. Ott. L.R.* 247, 247-302.

Muir, I.A. "Tesco Supermarkets Corporate Liability and Fault" (1973), 5 *N.Z.V.L.R.* 357, 357-372.

*Shorter Oxford English Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1959.

Stuart, Don. *Canadian Criminal Law*, Toronto, Carswells, 1982.

Waddams, S.M. "Alter Ego and the Criminal Liability of Corporations" (1966), 24 *U.T. Fac. L.R.* 145, 145-153.

Welsh, R.S. "The Criminal Liability of Corporations" (1946), 62 *L.Q.R.* 345, 345-365.

Williams, Glanville. *Textbook of Criminal Law*, London, Stevens & Sons, 1978.

Williams, Glanville. *Textbook of Criminal Law*, 2nd ed., London, Stevens & Sons, 1983.

Winn, C.R.N. "The Criminal Responsibility of Corporations" (1929), 3 *Camb. L.J.* 398, 398-415.

Yarosky, Harvey. "The Criminal Liability of Corporations" (1964), 10 *McGill L.J.* 142, 142-157.

*Halsbury's Laws of England*, vols. 8 and 9, 2nd ed., London, Butterworths, 1933.

*Halsbury's Laws of England*, vols. 9 and 10, 3rd ed., London, Butterworths, 1954.

<sup>a</sup> *Halsbury's Laws of England*, vol. 9, 4th ed., London, Butterworths, 1974.

*Halsbury's Laws of England*, vol. 14, 4th ed., London, Butterworths, 1975.

Howard, Colin. *Criminal Law*, 4th ed., Sydney, Law Book Co., 1982.

<sup>b</sup> Leigh, L.H. «The Criminal Liability of Corporations and Other Groups» (1971), 9 *U. Ott. L.R.* 247, 247-302.

Muir, I.A. "Tesco Supermarkets Corporate Liability and Fault" (1973), 5 *N.Z.V.L.R.* 357, 357-372.

<sup>c</sup> *Shorter Oxford English Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1959.

Stuart, Don. *Canadian Criminal Law*, Toronto, Carswells, 1982.

Waddams, S.M. «Alter Ego and the Criminal Liability of Corporations» (1966), 24 *U.T. Fac. L.R.* 145, 145-153.

<sup>d</sup> Welsh, R.S. «The Criminal Liability of Corporations» (1946), 62 *L.Q.R.* 345, 345-365.

Williams, Glanville. *Textbook of Criminal Law*, London, Stevens & Sons, 1978.

<sup>e</sup> Williams, Glanville. *Textbook of Criminal Law*, 2nd ed., London, Stevens & Sons, 1983.

Winn, C.R.N. «The Criminal Responsibility of Corporations» (1929), 3 *Camb. L.J.* 398, 398-415.

<sup>f</sup> Yarosky, Harvey. «The Criminal Liability of Corporations» (1964), 10 *McGill L.J.* 142, 142-157.

APPEALS from judgments of the Ontario Court of Appeal, *sub nom. R. v. McNamara (No. 1)* (1981), 56 C.C.C. (2d) 193, dismissing appeals from convictions. Appeals dismissed.

*Douglas Laidlaw, Q.C.*, and *Roy Stephenson*, for appellant Canadian Dredge & Dock Company, Limited.

*John Sopinka, Q.C.*, and *James Woods*, for appellant Marine Industries Limited.

*Marcel Piché, Q.C.*, and *J. O'Reilly*, for appellants The J.P. Porter Company Limited and Richelieu Dredging Corporation Inc.

*Edward Then, Q.C.*, and *John C. Pearson*, for the respondent.

POURVOIS contre des arrêts de la Cour d'appel de l'Ontario, *sub nom. R. v. McNamara (No. 1)* (1981), 56 C.C.C. (2d) 193, qui a rejeté des appels formés contre des déclarations de culpabilité. Pourvois rejetés.

<sup>g</sup> *Douglas Laidlaw, c.r.*, et *Roy Stephenson*, pour l'appelante Canadian Dredge & Dock Company, Limited.

*John Sopinka, c.r.*, et *James Woods*, pour l'appelante Marine Industries Limited.

<sup>i</sup> *Marcel Piché, c.r.*, et *J. O'Reilly*, pour les appelantes The J.P. Porter Company Limited et Richelieu Dredging Corporation Inc.

<sup>j</sup> *Edward Then, c.r.*, et *John C. Pearson*, pour l'intimée.

The judgment of the Court was delivered by

ESTEY J.—The complex of convictions and acquittals which led to this appeal raises important issues fundamental to the liability of a corporation in criminal law. The procedural history from trial through appeal of some twenty accused on an indictment containing seven counts is not relevant to the disposition of the four appeals now before this Court. These are appeals by four corporate appellants from convictions under ss. 338(1) and 423(1)(d) of the *Criminal Code*, R.S.C. 1970, c. C-34. Following a trial of some fifteen months duration, including an eleven-day charge to the jury by the learned trial judge, Parker A.C.J.H.C., five accused were acquitted, the jury was unable to reach a verdict concerning two accused, and convictions were entered against the remaining thirteen accused on one or more of the seven counts. The thirteen accused who were convicted appealed convictions and sentences to the Court of Appeal. The Attorney General of Ontario appealed the sentence imposed on three of the accused. The Court of Appeal dismissed eight appeals completely and ordered new trials in the case of five appellants on some or all of their respective counts. Four appellants now appeal as follows:

- (a) The appellant Canadian Dredge & Dock Company, Limited (hereinafter referred to as "CD") appeals against the convictions entered at trial and confirmed by the Court of Appeal on counts 1, 3, 4, 5 and 6 and asks that the conviction be quashed or in the alternative that a new trial be ordered;
- (b) The appellant Marine Industries Limited (hereinafter referred to as "MIL") appeals against conviction on count 2 and asks that the conviction be quashed and a new trial ordered;

Version française du jugement de la Cour rendu par

LE JUGE ESTEY—L'ensemble complexe des déclarations de culpabilité et des acquittements à l'origine du présent pourvoi soulève des questions fondamentales en ce qui concerne la responsabilité d'une personne morale en matière de droit criminel. L'historique des procédures, au procès et en appel, déclenchées par un acte d'accusation contenant sept chefs qui visent une vingtaine d'accusés est sans importance pour ce qui est de trancher les quatre pourvois dont cette Cour se trouve présentement saisie. Il s'agit de pourvois formés par quatre compagnies reconnues coupables d'infractions au par. 338(1) et à l'al. 423(1)d) du *Code criminel*, S.R.C. 1970, chap. C-34. À l'issue d'un procès d'une durée d'environ quinze mois, les directives données au jury par le savant juge en chef adjoint Parker de la Haute Cour ayant duré à elles seules onze jours, cinq des accusés ont été acquittés. Quant à deux autres accusés, le jury n'a pu rendre de verdict à leur égard et les treize accusés qui restaient, ont chacun été déclarés coupables relativement à un seul ou plusieurs des sept chefs d'accusation; ces derniers ont porté les déclarations de culpabilité et les sentences en appel devant la Cour d'appel. Le procureur général de l'Ontario pour sa part a interjeté appel de la sentence infligée à trois des accusés. La Cour d'appel a débouté carrément huit des appelants et, dans les cinq autres cas, a ordonné la tenue de nouveaux procès relativement à certains ou à l'ensemble des chefs d'accusation pesant respectivement contre eux. Quatre appelantes se pourvoient maintenant devant cette Cour:

- a) L'appelante Canadian Dredge & Dock Company, Limited (ci-après appelée «CD») interjette appel des déclarations de culpabilité inscrites au procès et confirmées par la Cour d'appel relativement aux chefs d'accusation nos 1, 3, 4, 5 et 6, et demande leur annulation ou, subsidiairement, qu'un nouveau procès soit ordonné;
- b) L'appelante Marine Industries Limited (ci-après appelée «MIL») interjette appel de la déclaration de culpabilité prononcée relativement au chef d'accusation n° 2 et demande que cette déclaration de culpabilité soit annulée et un nouveau procès ordonné;

(c) The appellant The J.P. Porter Company Limited (hereinafter referred to as "Porter") appeals against the convictions entered at trial and confirmed by the Court of Appeal on counts 1, 4, 5, and 6 and asks that the convictions be quashed or in the alternative that there be an order for a new trial;

(d) The appellant Richelieu Dredging Corporation Inc. (hereinafter referred to as "Richelieu") appeals against convictions entered at trial and confirmed by the Court of Appeal on counts 1 and 3 and asks that the convictions be quashed or in the alternative that a new trial be ordered.

c) L'appelante The J.P. Porter Company Limited (ci-après appelée «Porter») interjette appel des déclarations de culpabilité inscrites au procès et confirmées par la Cour d'appel relativement aux chefs d'accusation n<sup>os</sup> 1, 4, 5 et 6, et demande leur annulation ou, subsidiairement, une ordonnance portant nouveau procès;

d) L'appelante Richelieu Dredging Corporation Inc. (ci-après appelée «Richelieu») interjette appel des déclarations de culpabilité inscrites au procès et confirmées par la Cour d'appel relativement aux chefs d'accusation n<sup>os</sup> 1 et 3, et demande leur annulation ou, subsidiairement, qu'un nouveau procès soit ordonné.

There is no cross-appeal by the Crown against the order of the Court of Appeal for a new trial on count 7 in the case of the appellant MIL.

Le ministère public n'interjette pas d'appel incident contre l'ordonnance de la Cour d'appel portant nouveau procès relativement au chef d'accusation n<sup>o</sup> 7 dans le cas de l'appelante MIL.

Leave to appeal to this Court was granted on the following questions of law:

L'autorisation de pourvoi devant cette Cour a été accordée relativement aux questions de droit suivantes:

Re: *Canadian Dredge & Dock Company Limited v. The Queen* and *Marine Industries Limited v. The Queen*:

Dans les affaires *Canadian Dredge & Dock Company Limited c. La Reine* et *Marine Industries Limited c. La Reine*:

Is the criminal liability of a corporation, when it is based on the misconduct of a directing mind of the corporation, affected because the person who is the directing mind is at the same time acting, in whole or in part, in fraud of the corporation, or wholly or partly for his own benefit or contrary to instructions that he not engage in any illegal activities in the course of his duties?

La responsabilité criminelle d'une compagnie, fondée sur l'inconduite d'une personne qui en est l'âme dirigeante, est-elle altérée du fait que cette personne agit en même temps, en totalité ou en partie, frauduleusement envers la compagnie ou, en totalité ou en partie, pour son propre avantage ou contrairement aux instructions portant qu'elle ne doit pas se livrer à des activités illégales dans le cadre de ses fonctions?

Re: *J.P. Porter Company Limited and Richelieu Dredging Corporation Inc. v. The Queen*

Dans l'affaire *J.P. Porter Company Limited et Richelieu Dredging Corporation Inc. c. La Reine*

Was there any evidence that a directing mind of the applicant corporation was acting wholly or in part in fraud of the corporation during the period covered by the indictments herein or acting wholly or in part for his own benefit during that period or contrary to instructions that he not engage in illegal activities in the course of his duties and, if so, is the criminal liability of the corporation affected by any one or more of such circumstances?

Existe-t-il des éléments de preuve qu'une personne, qui est l'âme dirigeante de la compagnie requérante agissait, en totalité ou en partie, frauduleusement envers la compagnie orale pendant la période visée par les actes d'accusations ou agissait, en totalité ou en partie, pour son propre avantage au cours de cette période ou contrairement aux instructions portant qu'elle ne devait pas se livrer à des activités illégales dans le cadre de ses fonctions et, dans l'affirmative, la responsabilité criminelle de la compagnie est-elle touchée par un ou plusieurs de ces facteurs?



These questions raise squarely the issue of corporate criminal liability in our law by reason of the so-called identification theory or otherwise. CD, particularly, does not accept the proposition that a corporation can be liable in criminal law for a *mens rea* offence by reason of the identification doctrine. It is submitted on behalf of CD and MIL that this is a doctrine originating in civil law and has not been properly and authoritatively brought into Canadian criminal law. Alternatively, the appellants CD and MIL submit that a corporation is not liable in criminal law when the directing mind of the corporation is, at the material time:

1. acting in fraud of the corporation; or,
2. acting wholly or partly for his or her own benefit; or,
3. acting contrary to instructions that he not engage in illegal action in the course of his duties.

In the case of the appellants Porter and Richelieu the submission is made that there is evidence to support a finding that the directing minds of the corporation were, at the times in question, acting in fraud of the corporation or wholly or partly for their own benefit or contrary to instructions not to commit illegal activities in the course of employment, or any one of these circumstances; and therefore the answer to the second question, *supra*, is said by these appellants to be the same as the answer to the first question.

In none of these appeals does the Crown concede that there is any evidence in respect of any of the appellants in support of any of the three separate defences alleged by these appellants to exist in law; or that these defences are known to the law.

The several counts in the indictment relate to contracts between certain public authorities and

Ces questions soulèvent carrément celle de la responsabilité criminelle d'une personne morale dans notre droit, que cette responsabilité soit ou non fondée sur ce qu'on appelle la théorie de l'identification. CD, en particulier, rejette la proposition selon laquelle la doctrine de l'identification s'applique de manière qu'une personne morale puisse être responsable en droit criminel d'une infraction nécessitant la *mens rea* chez son auteur. On fait valoir pour le compte de CD et de MIL qu'il s'agit là d'une doctrine qui tire son origine du droit civil et qui n'a pas été dûment et péremptoirement incorporée dans le droit criminel canadien. Les appelantes CD et MIL allèguent subsidiairement qu'une personne morale n'est pas responsable en droit criminel lorsque son âme dirigeante, à l'époque en cause:

1. a agi frauduleusement à l'égard de la compagnie; ou
2. a agi, en totalité ou en partie, pour son propre avantage; ou
3. a agi contrairement aux instructions portant qu'elle ne devait pas se livrer à des activités illégales dans le cadre de ses fonctions.

Les appelantes Porter et Richelieu soutiennent pour leur part qu'il existe des éléments de preuve permettant de conclure qu'aux époques en question leurs âmes dirigeantes agissaient frauduleusement à leur égard, qu'elles agissaient en totalité ou en partie pour leur propre avantage ou qu'elles agissaient contrairement aux instructions portant qu'elles ne devaient pas se livrer à des activités illégales dans le cadre de leur emploi, ou que toutes ces circonstances étaient présentes. Ces appelantes prétendent donc que la seconde question, précitée, doit recevoir la même réponse que la première.

Dans aucun de ces pourvois, le ministère public ne reconnaît l'existence d'éléments de preuve, concernant l'une ou l'autre des appelantes, qui tendraient à appuyer les trois moyens de défense distincts dont les appelantes disposent, selon elles, en droit, non plus que ces moyens de défense existent en droit.

Les différents chefs exposés dans l'acte d'accusation se rapportent à des contrats, intervenus

the accused for dredging in the St. Lawrence River and in some of the Great Lakes in the years 1967-73 inclusive. Many issues were raised and disposed of at trial and in the Court of Appeal which are not covered by the two questions now brought before this Court. Only the issues raised in the two questions, *supra*, as they relate to these four appellants remain to be settled. It is not necessary in dealing with these remaining issues of law to restate the complex corporate history of the appellants, their ownership from time to time, the evidence concerning each appellant on each count, or the details of the operation of the bidding system with reference to which these charges arose. The judgment of the Court of Appeal examines all such matters in both a detailed and comprehensive manner and may be found at [*sub nom. R. v. McNamara (No. 1)*] (1981), 56 C.C.C. (2d) 193. The essential facts as seen by the Crown are summarized at pp. 249-51.

Each of the appellants had a manager who conducted the business of the company relating to the submission of bids for tender dredging work. These managers were:

- (a) for MIL, Louis DeRome who was the General Manager of dredging operations and who became Vice-President of the company in 1967. He died in 1970 before these proceedings commenced;
- (b) for Porter, Horace Rindress who became Vice-President of Porter in 1959 and thereafter was made a Director in 1961 and President in 1969. Rindress testified for the Crown;
- (c) for Richelieu, Rindress who became President after the company was acquired by Porter in 1972;
- (d) for CD, Robert Schneider who was at various times a Director and Officer and the person in charge of dredging for the appellant. He held similar positions with the

entre certaines autorités publiques et les accusés, en vue de l'exécution de travaux de dragage dans le fleuve St-Laurent et dans certains des Grands Lacs de 1967 à 1973 inclusivement. Nombre de questions soulevées et tranchées au procès et en Cour d'appel ne sont pas reprises par les deux questions dont nous sommes présentement saisis. Seuls restent en suspens les points concernant les quatre appelantes en l'espèce, que soulèvent les deux questions susmentionnées. Il n'est pas nécessaire, aux fins de l'analyse de ces points de droit, de refaire l'historique complexe des appelantes, ni d'exposer de nouveau les détails relatifs à leurs propriétaires au cours des années, les éléments de preuve recueillis au sujet de chaque appelante relativement à chaque chef d'accusation ou encore les détails du fonctionnement du système de soumissions qui est à l'origine des présentes accusations. Toutes ces questions font l'objet d'une étude à la fois détaillée et exhaustive dans l'arrêt de la Cour d'appel publié à [*sub nom. R. v. McNamara (No. 1)*] (1981), 56 C.C.C. (2d) 193. Aux pages 249 à 251, on trouve un résumé des faits jugés essentiels par le ministère public.

Chacune des appelantes avait un directeur responsable des soumissions pour les travaux de dragage. Ces directeurs étaient:

- a) dans le cas de MIL, Louis DeRome, directeur général chargé des opérations de dragage, qui est devenu vice-président de la compagnie en 1967. Il est décédé en 1970, avant le début des présentes procédures;
- b) dans le cas de Porter, Horace Rindress, nommé vice-président de cette compagnie en 1959. En 1961, il en est devenu administrateur et, en 1969, président. Rindress a été témoin à charge;
- c) dans le cas de Richelieu, Rindress également, celui-ci étant devenu président de ladite compagnie à la suite de son acquisition par Porter en 1972;
- d) dans le cas de CD, Robert Schneider, qui a été à différentes époques administrateur et membre de la direction de ladite compagnie et responsable de ses opérations de dragage.

appellant's predecessor companies prior to that. Schneider testified for the Crown.

The respondent Crown asserts that bids were submitted in response to calls for tender by the Government of Canada or its agencies on a collusive basis. "Low bidders" were said to have included in their bids "costs" which would cover compensating payments to be made to co-operating "high bidders" or in some cases, "non-bidders". Other forms of compensation were sometimes arrangements which included subcontracts by successful bidders to the accommodation bidders or to other members of the alleged conspiracy.

It was the theory of the Crown that the consideration given for these co-operative bids or withholding of competitive bids was included in the cost estimates of the successful bidders so that the public agency was paying a higher price for the work than it would have paid if the job had been bid competitively. When money was offered as the form of consideration, the amount was recorded on documents known as "score sheets" which were kept by Rindress, Quinlan<sup>1</sup> and Schneider; they would meet periodically to reconcile the commitments recorded on the "score sheets" and to settle accounts. If there remained a balance owing by one corporation to another, on some occasions a false invoice would be issued by the corporation to whom the money was owing or by some other corporation designated by it, which would then be paid by a cheque from the debtor company. In some cases, however, the balance was merely recorded and carried forward. As previously mentioned, in some cases Schneider and Quinlan devised schemes whereby they personally obtained the benefit of the pay-offs without the knowledge of the corporation which they represented. From time to time the "score sheets" were destroyed when the accounts were settled.

(At pages 250-51.)

The theory of the defence to these charges, as advanced by the appellants, is simply that whatever may be the position of the guiding managers

<sup>1</sup> Quinlan played the same role with reference to the accused, McNamara Corporation Limited, as Messrs. Rindress and Schneider did with reference to the other corporate accused. Quinlan was the General Manager and Vice President of the Marine Division of McNamara Corporation Limited.

Il avait auparavant occupé des postes semblables au sein des compagnies qui ont précédé l'appelante. Schneider a été témoin à charge.

<sup>a</sup> Le ministère public soutient qu'il y a eu collusion dans les soumissions faites par suite d'appels d'offres lancés par le gouvernement du Canada ou ses organismes. Il est allégué que les soumissions des «adjudicataires» comprenaient des «frais» destinés à couvrir les indemnités compensatrices à verser aux «soumissionnaires» collaborateurs ou, dans certains cas, à des «non-soumissionnaires» collaborateurs. La compensation prenait parfois d'autres formes; par exemple, les adjudicataires accordaient des travaux en sous-traitance aux soumissionnaires collaborateurs ou à d'autres participants au prétendu complot.

[TRADUCTION] Selon la théorie du ministère public, les adjudicataires ont inclus dans leur prix de revient estimatif ce qu'il leur fallait offrir en contrepartie de la collaboration des autres soumissionnaires ou de l'abstention de faire des soumissions, de sorte que l'organisme public se trouvait à payer plus cher les travaux que ce n'aurait été le cas s'il y avait eu concurrence dans les soumissions. Lorsque la contrepartie prenait la forme d'un paiement en argent, le montant était inscrit sur des documents dits «feuilles de pointage», tenues par Rindress, Quinlan<sup>1</sup> et Schneider; ces derniers se réunissaient périodiquement pour concilier les engagements inscrits sur les «feuilles de pointage» et procéder au règlement des comptes. Si une compagnie avait un solde débiteur, une facture fictive était parfois établie par la compagnie créancière ou par une autre compagnie désignée par elle, facture que la compagnie débitrice réglait par chèque. Dans certains cas, toutefois, le solde débiteur était simplement inscrit et reporté. Comme nous l'avons déjà mentionné, Schneider et Quinlan trouvaient parfois moyen d'empocher eux-mêmes les pots-de-vin à l'insu de la compagnie qu'ils représentaient. De temps à autre, les «feuilles de pointage» étaient détruites après le règlement des comptes.

(Aux pages 250 et 251.)

Face à ces accusations, les appelantes répondent simplement que, quelle que puisse être la situation personnelle, sur le plan du droit criminel, des

<sup>1</sup> Quinlan a joué le même rôle pour ce qui est de l'accusée McNamara Corporation Limited que MM. Rindress et Schneider pour les autres compagnies accusées. Quinlan était le directeur général et le vice-président de la Division Marine de McNamara Corporation Limited.

of the four appellants personally at criminal law, no criminal liability attaches to these appellants under any of the counts because these managers were either acting in fraud on the appellant-employers, were acting throughout for their own benefit, or were acting contrary to instructions and hence were acting outside the scope of their employment with the appellants in question. As noted earlier, in this Court at least, several of the appellants also challenged the existence of any theory of corporate criminal liability for *mens rea* offences.

In his charge to the jury, the learned Associate Chief Justice discussed the three defences put in issue by the appellants and as set out in questions 1 and 2, *supra*, together with the application of the identification theory in Canadian criminal law. The Court of Appeal reviewed the law and concluded that none of these defences was known to the law or, alternatively, none was, on the evidence, applicable, and consequently the appellants CD and MIL were guilty as charged on counts now in issue. In the case of the appellants Porter and Richelieu, the Court of Appeal found that whether or not these defences existed in law, there was no evidence that the directing mind of these appellants, Rindress, had conducted himself so as to raise such defences.

The position of the corporation in criminal law must first be examined. Inasmuch as all criminal and quasi-criminal offences are creatures of statute the amenability of the corporation to prosecution necessarily depends in part upon the terminology employed in the statute. In recent years there has developed a system of classification which segregates the offences according to the degree of intent, if any, required to create culpability.

#### (a) Absolute Liability Offences

Where the legislature by the clearest intentment establishes an offence where liability arises

directeurs des quatre appelantes, ces dernières n'ont aucune responsabilité criminelle à l'égard de l'un ou l'autre des chefs d'accusation parce que ces directeurs ont agi frauduleusement à l'égard des employeurs-appelants, parce qu'ils ont agi pour leur propre avantage ou parce qu'ils agissaient contrairement aux instructions qu'ils avaient reçues, outrepassant ainsi le cadre de l'exercice de leurs fonctions dans les compagnies appelantes. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, plusieurs des appelantes, du moins en cette Cour, ont contesté l'existence d'une théorie de la responsabilité criminelle des personnes morales lorsqu'il s'agit d'une infraction qui exige la *mens rea* chez son auteur.

Dans ses directives au jury, le savant Juge en chef adjoint a traité des trois moyens de défense soulevés par les appelantes et exposés dans les deux questions, précitées, ainsi que de l'application de la théorie de l'identification en droit criminel canadien. La Cour d'appel a examiné le droit applicable et a conclu qu'aucun des moyens de défense invoqués n'existait en droit ou subsidiairement, qu'aucun n'était applicable, compte tenu de la preuve. Par conséquent, les appelantes CD et MIL étaient coupables des infractions visées par les chefs d'accusation présentement en cause. En ce qui concerne les appelantes Porter et Richelieu, la Cour d'appel a jugé que, indépendamment de l'existence de ces moyens de défense en droit, il n'y avait aucune preuve établissant que la conduite de Rindress, l'âme dirigeante de ces appelantes, a été de nature à permettre que ces moyens de défense soient soulevés.

Il faut d'abord examiner la situation de la personne morale en droit criminel. Puisque toutes les infractions criminelles et quasi criminelles sont définies par la loi, la possibilité de poursuivre une personne morale dépend nécessairement en partie de la terminologie utilisée dans la loi. Au cours des dernières années a été établi un système de classification qui distingue les infractions selon le degré d'intention, s'il en est, nécessaire pour qu'il y ait culpabilité.

#### a) Les infractions de responsabilité absolue

Lorsqu'il est très clair que le législateur a voulu établir une infraction à l'égard de laquelle il y a

instantly upon the breach of the statutory prohibition, no particular state of mind is a prerequisite to guilt. Corporations and individual persons stand on the same footing in the face of such a statutory offence. It is a case of automatic primary responsibility. Accordingly, there is no need to establish a rule for corporate liability nor a *rationale* therefor. The corporation is treated as a natural person.

### (b) Offences of Strict Liability

Where the terminology employed by the legislature is such as to reveal an intent that guilt shall not be predicated upon the automatic breach of the statute but rather upon the establishment of the *actus reus*, subject to the defence of due diligence, an offence of strict liability arises. See *R. v. City of Sault Ste. Marie*, [1978] 2 S.C.R. 1299. As in the case of an absolute liability offence, it matters not whether the accused is corporate or unincorporate, because the liability is primary and arises in the accused according to the terms of the statute in the same way as in the case of absolute offences. It is not dependent upon the attribution to the accused of the misconduct of others. This is so when the statute, properly construed, shows a clear contemplation by the Legislature that a breach of the statute itself leads to guilt, subject to the limited defence above noted. In this category, the corporation and the natural defendant are in the same position. In both cases liability is not vicarious but primary.

### (c) Offences Requiring *Mens Rea*

These are the traditional criminal offences for which an accused may be convicted only if the requisite *mens rea* is demonstrated by the prosecution. At common law a corporate entity could not generally be convicted of criminal offence. Corporate criminal immunity stemmed from the abhorrence of the common law for vicarious liability in criminal law, and from the doctrine of *ultra vires*,

responsabilité automatiquement dès qu'on contrevient à la loi, la culpabilité ne tient à l'existence d'aucun état d'esprit particulier. Face à une infraction de ce genre, les personnes morales et les personnes physiques sont sur un pied d'égalité. Il y a alors responsabilité directe automatique. Par conséquent, il n'est pas nécessaire d'établir une règle applicable à la responsabilité d'une personne morale ni aucun raisonnement la justifiant. La personne morale est simplement traitée comme une personne physique.

### b) Les infractions de responsabilité stricte

Lorsque la terminologie utilisée par le législateur est de nature à traduire une intention de ne pas faire reposer la culpabilité sur la violation automatique de la loi, mais plutôt sur une preuve de l'*actus reus*, il y a, sous réserve du moyen de défense fondé sur la diligence raisonnable, infraction de responsabilité stricte. Voir l'arrêt *R. c. Ville de Sault Ste-Marie*, [1978] 2 R.C.S. 1299. Comme dans le cas d'une infraction de responsabilité absolue, il importe peu que l'accusé soit ou non une personne morale parce qu'il s'agit d'une responsabilité directe qui découle des termes de la loi. Cette responsabilité ne dépend pas de l'imputation à l'accusé des méfaits d'autrui. Elle se présente lorsque la loi, selon une interprétation correcte, révèle clairement que le législateur a envisagé une culpabilité découlant directement d'une infraction à la loi elle-même, sous réserve du moyen de défense de portée restreinte mentionné ci-dessus. À cet égard, la situation de la personne morale et celle de la personne physique sont identiques. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une responsabilité directe et non pas d'une responsabilité du fait d'autrui.

### c) Les infractions nécessitant la *mens rea*

Tombent dans cette catégorie les infractions criminelles traditionnelles dont un accusé ne peut être reconnu coupable que si la poursuite établit la *mens rea*. En *common law* une personne morale ne pouvait en règle générale être déclarée coupable d'une infraction criminelle. Cette immunité résultait de ce que la responsabilité du fait d'autrui en droit criminel répugnait à la *common law*; elle

which regarded criminal activities by corporate agents as beyond their authority and beyond corporate capacity. At the other extreme in the spectrum of criminal offences there are certain crimes which cannot in any real sense be committed by a corporation as a principal, such as perjury and bigamy, whatever the doctrine of corporate criminal liability may be. As a corporation may only act through agents, there are basically only three approaches whereby criminal intent could be said to reside or not reside in the corporate entity:

- (i) a total vicarious liability for the conduct of any of its agents whatever their level of employment or responsibility so long as they are acting within the scope of their employment;
- (ii) no criminal liability unless the criminal acts in question have been committed on the direction or at the request, express or clearly implied, of the corporation as expressed through its board of directors;
- (iii) a median rule whereby the criminal conduct, including the state of mind, of employees and agents of the corporation is attributed to the corporation so as to render the corporation criminally liable so long as the employee or agent in question is of such a position in the organization and activity of the corporation that he or she represents its *de facto* directing mind, will, centre, brain area or *ego* so that the corporation is identified with the act of that individual. There is said to be on this theory no responsibility through vicarious liability or any other form of agency, but rather a liability arising in criminal law by reason of the single identity wherein is combined the legal entity and the natural person; in short, a primary liability. This rule stands in the middle of the range or spectrum. It is but a legal fiction invented for pragmatic reasons.

résultait aussi de la doctrine de l'*ultra vires* voulant qu'une personne morale ne puisse commettre d'actes criminels et que de tels actes perpétrés par ses représentants constituent un excès de pouvoir de la part de ces derniers. À l'autre extrême du spectre, il existe des crimes, tels que le parjure et la bigamie, que, indépendamment de toute doctrine relative à la responsabilité criminelle des personnes morales, il leur est réellement impossible de commettre. Puisqu'une compagnie peut agir seulement par l'intermédiaire de ses représentants, il n'existe essentiellement que trois façons d'envisager l'intention criminelle chez une personne morale:

- (i) une responsabilité absolue de la conduite de ses mandataires, quel que soit leur niveau hiérarchique ou leur responsabilité, pourvu qu'ils agissent dans le cadre de leurs fonctions;
- (ii) aucune responsabilité criminelle, à moins que les actes criminels en question n'aient été commis sur l'ordre ou à la demande expresse ou clairement implicite de la compagnie parlant par l'intermédiaire de son conseil d'administration;
- (iii) un moyen terme selon lequel la conduite criminelle, y compris l'état d'esprit, d'employés et de mandataires de la compagnie est imputée à celle-ci de manière à entraîner sa responsabilité criminelle. Mais il faut alors que l'employé ou le mandataire en question, par le poste qu'il occupe au sein de l'organisation et dans l'activité de la compagnie, soit réellement son âme dirigeante, son centre, son cerveau et son incarnation si bien que l'acte de l'individu est assimilé à l'acte de ladite compagnie. Selon cette théorie, il n'existe aucune espèce de responsabilité du fait d'autrui ni d'autre forme de mandat; il y a plutôt une responsabilité en droit criminel qui résulte de l'identité de la personne morale et de la personne physique. En un mot, il s'agit d'une responsabilité directe. Cette règle, qui constitue un moyen terme, n'est qu'une fiction juridique inventée pour des raisons d'ordre pratique.

The position of the corporation in criminal law has been under examination by courts and law-makers for centuries. The questions which arise are manifold and complex. They are not likely to be answered in a permanent or universal sense in this appeal, or indeed by the courts acting alone. Proceeding through the history of these issues in the criminal law adds perspective but no clear answer to the problem. The first edition of *Halsbury's* (1909) summarizes the position of the law up to that point at vol. 8, p. 390, paragraph 858:

**858.** By the general principles of the criminal law, if a matter is made a criminal offence it is essential that there should be something in the nature of *mens rea*, and therefore, in ordinary cases, a corporation aggregate cannot be guilty of a criminal offence.

There were four exceptions in the early common law to corporate immunity: (1) public nuisance, (2) criminal libel, (3) absolute liability offences created by statute and (4) contempt of court. See also vol. 9, pp. 235-36, paragraph 503.

The second edition of *Halsbury's*, published in 1933, is in precisely the same words as the earlier edition. By the time of the publication of the third edition in 1954 the law had moved along.

**521. Corporations.** A corporation aggregate cannot be guilty of any offences (such as bigamy or perjury) which by their very nature can only be committed by natural persons; nor can a corporation aggregate be found guilty of a crime where the only punishment is death or imprisonment.

Apart from these exceptions, a corporation may be guilty both of statutory and of common law offences, even though the latter involve *mens rea*; and in the construction of any enactments relating to an offence punishable on indictment or on summary conviction, the expression "person" includes a body corporate unless the contrary intention appears. A corporation can only commit crimes by or through its agents, some of whom must themselves be responsible for the crime. It is a question of fact in each particular case whether the criminal act of its agent is the act of the corporation, and whether the agent's state of mind, intention, knowledge or belief can be imputed to the corporation. It depends on the nature of the charge, the position of the

Voilà maintenant des siècles que tribunaux et législateurs se penchent sur la situation de la personne morale en droit criminel. Les questions qui se posent à ce sujet sont nombreuses et complexes.

*a* Il est fort douteux qu'on puisse y répondre de façon définitive et universellement applicable dans le cadre du présent pourvoi ou, d'ailleurs, que les tribunaux seuls puissent le faire. Un examen historique de ces questions nous aide à les cerner, mais *b* n'offre pas de solution nette au problème. La première édition de *Halsbury's* (1909), vol. 8, p. 390, paragraphe 858, résume la situation juridique de l'époque:

*c* [TRADUCTION] **858.** Il est de principe général en droit criminel que toute infraction criminelle doit nécessairement comporter la *mens rea*; par conséquent, une personne morale ne peut normalement être déclarée coupable d'une infraction criminelle.

*d* La *common law* reconnaissait initialement quatre exceptions à l'immunité des personnes morales: (1) la nuisance publique, (2) la diffamation criminelle, (3) les infractions de responsabilité absolue créées par la loi et (4) l'outrage au tribunal. Voir aussi *e* vol. 9, aux pp. 235 et 236, paragraphe 503.

La deuxième édition de *Halsbury's*, publiée en 1933, reprend textuellement la formulation de la première. Quand la troisième édition est parue en 1954, le droit avait connu une certaine évolution.

*f* [TRADUCTION] **521. Personnes morales.** Une personne morale ne peut se rendre coupable d'une infraction (telle que la bigamie ou le parjure) qui, par sa nature même, ne peut être commise que par des personnes physiques; de même, une personne morale ne peut être reconnue coupable d'un crime dont l'unique sanction est la peine de mort ou l'emprisonnement.

*g* Ces exceptions mises à part, une personne morale peut être déclarée coupable aussi bien d'infractions à la loi que d'infractions de *common law*, même si, dans ce dernier cas, la *mens rea* est requise; et, dans l'interprétation de toute disposition législative portant sur une infraction punissable par suite du dépôt d'un acte d'accusation ou sur déclaration sommaire de culpabilité, le terme «personne» comprend une personne morale, à moins que l'intention contraire ne soit manifestée. Une personne morale ne peut commettre de crime si ce n'est par l'intermédiaire de ses mandataires dont certains doivent être eux-mêmes responsables du crime en question. Déterminer si l'acte criminel du mandataire est aussi l'acte de la personne morale et si son état d'esprit,